

saint Basile le Grand

73. LETTRE

A Eustathe médecin.

Cette lettre est écrite sur la désertion d'Eustathe de Sebaste. Cet autre Eustathe médecin avait conseillé à saint Basile d'employer des remèdes violents contre ceux qui abandonnaient la bonne doctrine. Il lui témoigne dans cette réponse la douleur qu'il sent, quand on s'éloigne de sa communion; mais cependant qu'il aime mieux souffrir cette division, que de rien faire contre sa conscience et contre la vérité.

Si mes lettres vous sont utiles à quelque chose, vous ne deviez laisser passer aucune occasion de m'écrire, pour m'engager à vous faire réponse. Je suis comblé de joie, lorsque des personnes sages, et qui craignent Dieu m'écrivent; c'est à vous à voir si mes lettres méritent qu'on ait de l'empressement pour elles, puisque vous en avez déjà reçu. Je ne me serais pas refusé le plaisir que j'ai à vous écrire, si je n'avais été détourné par la multitude de mes occupations, Vous qui n'êtes pas distrait par tant de soins; donnez-moi la consolation de recevoir de vos lettres toutes les fois que vous le pourrez; on dit que les sources deviennent meilleures, à force d'y puiser. Il me semble que les avis que vous me donnez sont assez inutiles, parce que je n'applique pas le fer, et qu'ils regardent des gens qui ne s'aident point. Un Stoïque a dit que quand ce que nous souhaitons n'arrive pas, il faut vouloir ce qui arrive; pour moi je ne saurais me résoudre à approuver ce que je vois; mais je ne condamne point ceux qui sont dans la nécessité d'agir contre leurs propres sentiments. Ce n'est point par votre goût particulier que vous appliquez le feu à un malade, ou que vous lui causez quelque douleur violente; mais la malignité de la maladie vous y contraint quelque fois. Ceux qui naviguent, jettent contre leur gré leurs marchandises dans la mer, ils le font pour éviter le naufrage; ils souffrent cette perte, parce qu'ils aiment mieux vivre pauvres, que s'exposer au hasard de périr. C'est ainsi que j'ai souffert avec une douleur extrême le divorce de ceux qui ont voulu se séparer de moi; j'ai cru cependant qu'il fallait m'y résoudre, parce que les amis de la vérité préfèrent Dieu à toutes choses, et ils n'ont rien de plus cher, que l'espérance qu'ils ont dans sa bonté.

127. LETTRE

Basile à Eustathe médecin.

On avait accusé saint Basile d'enseigner qu'il y avait trois Dieux, parce qu'il admettait trois hypostases; il justifie cette doctrine. On a attribué cette lettre à saint Grégoire évêque de Nysse, et elle se trouve parmi ses ouvrages; les critiques croient que saint Basile en est auteur; ils se fondent sur la conformité du style et de la doctrine; outre qu'il est expressément marqué dans cette lettre que l'âme de Samuel fut véritablement tirée des enfers pour parler à Saul; que saint Grégoire enseigne le contraire dans son Livre de la Pythonisse.

Vous autres qui exercé l'art de la médecine, vous avez naturellement de la douceur et de la tendresse pour les hommes. Celui qui préfère à toutes les autres sciences celle qui contribue à conserver notre vie, juge très sainement et ne fait rien en cela contre la bienséance. La vie qui est la chose du monde la plus précieuse est dégoûtante et désagréable sans la santé, qui est l'ouvrage de votre art. Jamais personne n'a réussi plus heureusement que vous dans cette science; et vous poussez loin l'amitié que vous témoignez aux hommes; vous ne bornez pas les secrets de votre art à la guérison des corps, vous vous appliquez aussi à guérir les maladies de l'esprit. Je ne parle pas de la sorte sur des bruits qui se répandent, je l'ai appris par ma propre expérience. Vous avez dissipé le chagrin que la malice inouïe que mes ennemis m'avait causé, et vous vous êtes conduit avec tant d'adresse, vous avez employé des termes si doux et si convolants pour charmer mes ennuis, que je me trouve entièrement soulagé du feu qui me dévorait.

En faisant réflexion sur les moyens que mes ennemis employaient pour me perdre, j'avais crû de me taire, et de souffrir qu'il était à propos de me taire leurs traverses avec un esprit tranquille, sans me mettre en devoir de m'opposer à des gens qui ont recours à des calomnies; Ce sont des armes bien dangereuses, et que la vérité même empoisonne assez souvent. Mais vous m'avez sagement conseillé de ne point trahir la vérité, et d'imposer silence à ces calomniateurs, de peur que plusieurs n'en souffrent, si la vérité demeurait accablée sous l'imposture. Il me semble que ces personnes qui ont pour moi une haine si déraisonnable, sont à peu près ce qu'Esopé dit dans une de ses fables; le loup faisait semblant de ne vouloir pas dévorer l'agneau sans quelque sujet apparent, comme ayant quelque espèce de honte de commettre une si grande injustice, et n'ayant reçu aucun tort, il reprochait de certains crimes à l'agneau qui s'en défendait, et qui faisait connaître clairement que c'étaient de pures calomnies. Le loup cependant s'abandonnant à sa malignité, quoique les raisons qu'on lui apportait fussent bonnes, déchira son vainqueur à belles dents.

Voilà à-peu-près la politique de mes ennemis, ils se font honneur de la haine qu'ils me portent; ils auraient peut-être quelque honte de me haïr sans sujet, ils inventent des crimes pour pallier la haine qui les envenime contre moi; mais ils ne sont guère constants dans leurs accusations, et ils soutiennent mal ce qu'ils ont avancé; ils donnent tous les jours de nouveaux prétextes et de nouvelles couleurs à leur inimitié, leur malice ne saurait se fixer à aucun objet. Après m'avoir accusé d'une chose ils s'en dédisent, ils abandonnent cette raison pour en inventer une autre, et quand j'aurai dissipé tous les reproches qu'ils me font, ils ne cesseront pas pour cela de me haïr.

Ils disent que j'ai prêché trois Dieux, et ils étourdissent de cette fable les oreilles de tout le monde, ils n'épargnent rien pour donner quelque couleur de vraisemblance à cette calomnie; mais la vérité me défend contre tout le monde, en général et en particulier, contre ceux qui m'attaquent, car j'ai fait voir clairement que j'anathématise celui qui dit qu'il y a trois Dieux, et qu'on ne doit plus le regarder comme un chrétien. Voyant que je me défends de la sorte, ils m'objectent Sabellius, et tâchent de trouver ses erreurs dans mes discours. J'ai toujours recours à la vérité, comme à mon retranchement ordinaire, et je prouve que j'ai autant d'horreur de cette hérésie que du judaïsme. Eh quoi ne se reposeront-ils point après tant de vains efforts ? Il ne faut pas l'espérer; ils me reprochent que j'aime les nouveautés, et fondent leur accusation sur ce que j'ai confessé trois hypostases.

Ils me reprochent d'avoir dit qu'il y a une bonté, une puissance, une divinité; et il est vrai, mais ce n'est qu'une pure accusation de dire, que cette manière de s'exprimer est contraire à leur coutume, et qu'elle n'est point appuyée par l'Ecriture. Que répondrai-je à cette objection ? Je ne prétends point que leurs manières de parler soient reçues comme des lois canoniques, ni qu'on les regarde comme les règles de la saine doctrine, car si une coutume suffisait pour établir un dogme, nous opterions à cette coutume une coutume contraire reçue parmi nous; que s'ils rejettent notre coutume, il nous sera permis de les imiter. Arrêtons nous donc au sens de l'Ecriture qui a été inspirée de Dieu, et ceux qui professent des dogmes conformes aux divins oracles doivent être censés avoir la vérité de leur côté,

L'objection qu'on me fait comprend deux chefs : 1. on me reproche que je sépare les hypostases; en 2. lieu, que je n'ai point mis au pluriel les noms qui regardent la Majesté divine; mais que j'ai mis au singulier la bonté, la puissance, la divinité. Ceux qui établissent une différence d'essence dans la nature divine ne seraient pas fort éloignés de croire la division des hypostases; car il n'est pas vraisemblable que ceux qui disent qu'il y a trois substances, nient qu'il y ait trois personnes. Toute la force de cette accusation consiste en ce que j'use de termes singuliers pour exprimer les attributs qui conviennent à la Majesté divine. Mais j'ai une réponse toute prête; celui qui condamne ceux qui enseignent qu'il n'y a qu'un Dieu, favorise nécessairement l'opinion de ceux qui établissent plusieurs divinités, ou qui nient absolument qu'il y ait de Dieu; car voilà tout ce qu'on peut imaginer sur cet article : or d'admettre plusieurs divinités, c'est s'opposer à l'Ecriture qui s'exprime toujours au singulier en parlant de Dieu; car toute la plénitude de la Divinité habite en lui corporellement. Les grandeurs visibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, deviennent comme visibles en se faisant connaître par ses ouvrages depuis la création du monde.

Puisqu'il n'y a que les idolâtres qui reconnaissent plusieurs dieux, et que les impies qui

nient absolument la Divinité; pourquoi m'accuse-t-on, puisque je confesse qu'il y a un Dieu ? Il n'est pas difficile de reconnaître le but de leur raisonnement; ils souffrent qu'on donne au Père la qualité de Dieu; ils consentiront encore qu'on honore le Fils du même titre, mais ils ne veulent pas qu'on joigne le saint Esprit au Père et au Fils; ils prétendent qu'on le dégrade de sa divinité; ils veulent que la puissance divine se termine au Père au Fils, et que la nature du saint Esprit n'entre point en société de la divinité. Il faut que je réponde à ces objections le plus succinctement qu'il me fera possible.

Lorsque le Sauveur du monde enseignait à ses disciples sa doctrine salutaire, il joignait le saint Esprit au Père et au Fils; or ce qui est uni le doit être éternellement. La puissance de vivifier par laquelle notre nature de corruptible qu'elle est devient immortelle; cette puissance qui convient au Père et au Fils, convient également au saint Esprit; on peut dire la même chose des autres attributs : on dit que Dieu est bon, saint, éternel, sage, juste, tout-puissant, qu'il est partout; tous ces termes marquent une union inséparable : de sorte que toutes les magnifiques expressions qu'on a inventées pour donner quelque idée de la nature divine prouvent qu'on ne doit point séparer ce qui est uni au Père et au Fils. Nous ne connaissons aucune différence, nous n'admettons ni le plus, ni le moins, en parlant de la nature divine; nous croyons que c'est un crime exécrationnable d'accorder au saint Esprit les moindres attributs, et de lui refuser les plus sublimes. Tout ce que l'on pense et tout ce que l'on dit de Dieu doit être uniforme, et univoque, parce qu'il n'y a aucune différences dans le sujet. Notre esprit ne conçoit point des objets différents, en attribuant à Dieu les termes de bon, de sage, de puissant, de juste; on ne désigne que la même chose par toutes ces expressions. Or si tous les noms qu'on attribue à la nature divine ont la même force entr'eux, tout différents qu'ils paraissent, parce qu'ils se rapportent tous au même sujet, et qu'ils conduisent notre esprit à un même point; par quelle raison voudrions-nous séparer le saint Esprit du Père et du Fils, et le priver de sa divinité, puisque nous voulons bien qu'il entre en communication des autres attributs ? La nécessité est égale de part et d'autre, il faut qu'il participe à la divinité, ou qu'il ne participe à aucune des perfections divines.

Si le saint Esprit, comme ils le disent, est d'un rang inférieur, et qu'il ne mérite de pas participer à la divinité avec le Père et le Fils, il ne sera pas digne non plus de participer aux autres qualités divines. Car si l'on compare ces noms les uns aux autres on trouvera qu'ils signifient tous la divinité. Pour preuve de ce que je dis, c'est qu'on donne même le nom de Dieu à des choses d'un rang inférieur. L'Écriture ne craint point de faire une équivoque, en appelant les idoles des dieux : Qu'on enlève ces dieux qui n'ont point fait le ciel, la terre, et qu'on les enfouisse sous la terre; tous les dieux des gentils sont des démons. La Pythonesse qui fit sortir par ses enchantements Samuel des enfers, en considérant les âmes qu'on évoquait, disait qu'elle voyait des dieux. Balaam qui devinait, qui savait la chiromancie, et qui avait acquis par sa curiosité et sa superstition une doctrine diabolique, consultait Dieu selon le langage de l'Écriture, on pourrait produire plusieurs témoignages semblables, pour montrer que le nom de Dieu n'est point au-dessus des autres attributs qui lui conviennent, puisque nous avons remarqué qu'on le communique à des choses qui sont d'un rang bien inférieur; cependant nous ne voyons point dans l'Écriture qu'on donne le nom de saint, d'incorruptible, de juste, de bon, à des choses qui ne le méritent point.

Puisqu'on veut bien accorder au saint Esprit la participation des autres attributs qui conviennent à la nature divine, pourquoi lui ôter celui qu'on donne aux démons et aux idoles ? Ils répondront peut-être, que le terme de divinité exprime plus particulièrement la nature divine, que le saint Esprit n'a point commune avec le Père et le Fils; de sorte que le nom de Dieu ne peut lui convenir en aucune façon : qu'ils nous apportent donc les raisons par où ils puissent prouver cette différence de nature. Si l'on pouvait contempler la nature divine en elle-même, et connaître ce qui lui convient, ou ce qui ne lui convient pas, nous n'aurions pas besoin de recourir à des paroles, ou à des signes, pour trouver la vérité que nous cherchons; mais parce que cette nature est infiniment au-dessus de toutes nos vues, nous nous servons de quelques indices pour raisonner sur des choses qui échappent à nos lumières; et les opérations divines nous conduisent comme par la main à la connaissance de la nature de Dieu. Si nous nous apercevions que le Père, le Fils et le saint Esprit ont des opérations différentes, nous conclurions, de cette différence d'opérations une différence de nature. Car il est impossible que des principes qui diffèrent entr'eux selon leur nature s'accordent dans leurs opérations. Le feu n'a point la vertu de rafraîchir,

ni le cristal de réchauffer; leurs effets sont différents, selon la différence de leur nature. Or comme on ne remarque aucune différence entre les opérations du Père, du Fils et du saint Esprit, il faut conclure de là qu'ils n'ont qu'une même nature.

Le Père, le Fils et le saint Esprit sanctifient, vivifient, illuminent, consolent; on ne peut attribuer au saint Esprit une puissance particulière de sanctifier, puisque le Sauveur du monde disait à son Père en parlant de ses disciples, *mon Père sanctifiez-les en ton nom*. De même les autres grâces sont accordées à ceux qui les méritent, par le Père, le Fils, et le saint Esprit qui opèrent également. Toutes les vertus, la vie, les consolations, l'immortalité, la liberté, et tous les autres biens qui arrivent aux hommes leur viennent de cette source. Les lumières qui éclairent les créatures intellectuelles, et celles qui agissent par les sens dépendent de l'opération et de la puissance du saint Esprit qui les dispense selon les besoins et les usages qu'on en doit faire; quoique nous ne connaissions que confusément les choses qui sont au-dessus de notre nature, cependant nous pouvons tirer des conséquences, des principes qui nous sont connus pour nous aider à connaître la puissance du saint Esprit qui est bien différente de tout ce qu'il y a de plus excellent; car ce serait un blasphème manifeste et une absurdité insoutenable d'assurer le contraire.

Celui qui connaît et qui avoue que les choses qui sont au-dessus de nous dépendent de la puissance et de la disposition du Père, du Fils, et du saint Esprit, peut avec certitude assurer la même chose de ce qui regarde la conduite de sa vie; de sorte que l'identité d'opération prouve l'identité d'essence dans le Père, le Fils et le saint Esprit. Si le terme de Divinité, a la signification de nature, il conviendrait de même au saint Esprit, puisqu'il a la même essence que le Père et le Fils. Je ne comprends pas comment ceux qui font tous ces raisonnements, veulent que le nom de Dieu exprime la nature divine. Il semble qu'ils n'aient point lu ce que l'Écriture dit de Moïse, qu'il avait été choisi pour être le dieu de pharaon : ce choix ne fait rien à la nature; de sorte que ce terme marque seulement un pouvoir surnaturel, ou humain; mais il est absolument impossible de trouver des expressions qui nous fassent connaître la nature divine, telle qu'elle est en elle-même; elle est toujours cachée, et elle se dérobe à nos connaissances.

Quand on dit que Dieu est bienfaisant, que c'est un Juge miséricordieux, et équitable, ces attributs différents, nous apprennent la différence de ses opérations, mais nous ne connaissons point par là la nature de Celui qui opère; car lorsqu'il faut rendre raison de ces noms et de la nature qu'ils expriment, on s'y prend tout autrement pour l'un que pour l'autre, or les choses dont les notions sont différentes, diffèrent aussi dans leur nature; mais on n'a pu encore trouver de terme pour exprimer ce que c'est que l'essence divine. Les différents noms qu'on lui attribue marquent sa puissance, ou sa dignité; or puisque les attributs sont les mêmes, il faut conclure qu'il n'y a point de différence dans les opérations, et comme nous l'avons déjà dit, nous n'avons point de preuve évidente de la diversité de nature, parce que l'identité d'opérations prouve l'unité de la nature. Soit donc que le terme de divinité marque quelque opération, comme nous disons que le Père, le Fils et le saint Esprit n'ont qu'une opération; il faudra dire aussi qu'ils n'ont qu'une divinité; ou soit qu'on entende la nature par la divinité, nous concluons toujours qu'il n'y a qu'une divinité dans la Trinité, puisqu'il n'y a aucune différence dans la nature.